



## Signe et signifiant

Marcus André Vieira

La théorie classique du signe est une théorie de la représentation : un signe est un « perceptible » à partir duquel on conclut à un « imperceptible ». À cette fonction, se couple une théorie de la signification : le signifié d'un signe est ce qu'il représente.<sup>1</sup>

Relevant d'un dire, l'expérience analytique requiert une autre approche. Celle-ci trouve son fondement dans la théorie saussurienne où le signe perd sa relation fondamentale avec le référent et prend sa valeur dans le système des signes de la langue. Lacan reprend cette conception, la formalise et la réduit : un signifiant n'a de signifié qu'articulé à un autre signifiant. Point de sens hors de la structure de langage, qui s'écrit :  $S_1 - S_2$ . Le signifié renvoie à autre signifiant, celui-ci renvoyant lui-même à un autre, comme lorsqu'on parcourt les entrées d'un dictionnaire. Dans les chicanes infinies de la structure – que Lacan délimite sous les espèces de la métaphore et de la métonymie –, la signification est toujours présente, sans jamais épuiser pour autant le sens d'un objet. C'est dans ce sens dernier, ignoré du dictionnaire, que se loge notre sujet, lequel échappe à la structure, tout en y étant inclus en tant que trou d'où s'origine tout mouvement. Le sujet lacanien émerge donc de l'articulation signifiante : « un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant »<sup>2</sup>.

C'est une révolution clinique, bien plutôt qu'épistémologique. Parce qu'il n'est pas une chose, le sujet est à différencier de la subjectivité, toujours réductible à un ensemble d'attributs palpables. Il est présence d'une absence. À ne pas s'intégrer dans un circuit, il garde ainsi le secret qui donne vie à ce qui, sans lui, ne serait qu'une liste de prédicats.

Affine à l'invention de Freud, la pensée structuraliste *dénormative*, désubstantialise, et permet d'imaginer des réécritures de soi. Nombreux sont ceux qui se sont engouffrés dans cette euphorie de la structure. Pas Lacan, qui, prenant du recul, nous interroge : si rien ne nomme notre être, si la signification de soi n'est qu'un artefact langagier, pourquoi ne parvenons-nous pas à nous reprogrammer ? Et même, pourquoi la psychanalyse plutôt que le cognitivo-comportementalisme ? Parce que tout n'est pas modifiable, quelque chose y résiste et se répète. C'est ce qui a conduit Freud à inventer la pulsion de mort, reformulée par Lacan au travers du concept de jouissance et de l'objet *a* qui la condense.<sup>3</sup>

Impossible de conceptualiser le sujet sans cette dualité. Il y a là deux perspectives en contrepoint, aussi nécessaires l'une que l'autre. Dans la première, le sujet est vide, il fait coupure et événement ; dans la seconde, il est solide, opaque, on trébuche dessus. L'un est évanescent, l'autre, présence impérative. L'un pourrait être figuré par un « ? », et l'autre par un « ! » Sujet et objet sont au fond deux modes de présentation du réel, mais du réel de la structure. Car l'au-delà de l'articulation langagière  $S_1 - S_2$  pourrait ouvrir au mystique, ce dont Lacan se garde précisément avec sa théorie des discours articulant les quatre termes  $S_1$ ,  $S_2$ , *a* et  $S/$ . Au même moment où il formalise les discours – remarque J.-A. Miller –, Lacan fait néanmoins de nouveau référence au signe. Mais c'est pour tordre la définition de Peirce – un signe est ce qui représente

1. Cf. Milner J.-C., *Le périple structural*, Paris, Seuil, 2002, p. 26 & 35.

2. Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 819.

3. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 1<sup>er</sup> avril 1987, inédit. Cf. aussi Regnault F., *Notre objet a*, Paris, Verdier, 2003.

quelque chose pour quelqu'un –, en l'exilant radicalement de la théorie classique de la représentation.<sup>4</sup>

*Pas de fumée sans feu.* Pour celui qui s'approche d'une île d'où il voit monter une colonne de fumée, est-ce un signe ? – demande Lacan. Certes. Mais comme on ne peut lire qu'à partir de sa propre position, il n'y a pas de lecteur : seulement un lieu, celui du signifiant « fumée », qui fait signe à un autre signifiant, « navigateur » par exemple. Entre l'un et l'autre, se localise quelque chose d'un sujet, mais qu'en dire ? Lacan fait un pas de plus : évoquant ledit sujet comme le *Personne* de l'histoire d'Ulysse et du cyclope, il indique qu'il peut certes être vide, mais pas sans corps. Le signe peut avertir de ce quelque chose qui constitue le contrepoint du sujet, la chair de son vide.

J.-A. Miller nous propose ici un point d'appui précieux : la fonction du signe est à rapporter à la jouissance.<sup>5</sup> Voilà ce que pointe Lacan en affirmant qu'en dernière instance la fumée est le signe du « producteur de feu ». La production en question est la figure d'une jouissance hors structure, mieux incarnée par l'incendiaire que par un cuisinier, par exemple. Bien plus éloquente encore est l'indication de Lacan concernant la fumée comme signe du fumeur. Dans une culture comme la nôtre, où priment le recyclable et le *light*, la fumée est le signe de la jouissance du fumeur, personnage qui assume de plus en plus la place extime de quelque chose qui insiste, aussi incongru qu'insensible à toute offre d'inclusion dans la structure.

Dans une analyse, les différentes versions de ce que nous sommes sont égrenées et réduites à quelques éléments fragmentaires : une odeur de pain frais, de terre mouillée, l'or bleuté du soleil sur le sable, une caresse de la mère ou la ceinture du père qui, vidés du pathos dont ils étaient porteurs, deviennent davantage des balises que des souvenirs. Ce ne sont plus des noms qui s'articulent en produisant une signification, mais des signes, des traces qui se répètent sans pour autant renvoyer à d'autres. Simplement des dépôts, fussent-ils pesants, mais qui opèrent des scansion et constituent des ponctuations interrompant la séquence autrement infinie de la parole.

Et ce, pas seulement dans une analyse. Dans la vie aussi, il arrive parfois que la dimension du signifiant – et par conséquent le sujet qu'il représente – se vide. On s'achète alors une bagnole, comme dit Lacan. Selon les termes de J.-A. Miller, c'est doter la jouissance d'un *insigne*, par le biais d'un semblant qu'on érige en signe fixe.<sup>6</sup> Au lieu de dire « là où est la bagnole, il peut y avoir de la vie », l'usage du semblant comme insigne permet de dire quelque chose comme « il n'y a de vie que là où est la bagnole ». C'est la base des groupes d'entraide, où un  $S_1$  – AA par exemple – fait signe d'une jouissance qui noue des liens grâce à sa répétition éternellement recommencée.

Comparons cela à un *Witz* qui énoncerait : *Pas de fumée sans toast. Quid* de cette tartine, si ce n'est l'indice d'un ratage de la structure, matérialisé comme reste ?

Le dernier enseignement de Lacan fait valoir le symptôme comme jouissance. En tant que tel, il peut subir différents destins. Déchiffré, il est réduit à un signifiant – comme chez les premières hystériques rencontrées par Freud – ; devenu insigne, il cristallisera une jouissance réduite à une répétition figée ; incorporé en analyse à un *savoir y faire*, il pourra fonder un style. Dans cette dernière voie, devenu reste irréductible, le symptôme sera le même. Mais pas l'usage qui en sera fait. La traversée des signifiants d'une histoire l'aura épuré des significations qui l'encombraient : dès lors, il pourra servir, en tant que semblant, à l'acte analytique. La politique

---

4. Cf. Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 413-415. Cf. aussi Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *op. cit.*, leçon du 25 mars 1987, inédit.

5. Cf. Miller J.-A. (avec É. Laurent), « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 5 mars 1997, inédit.

6. Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Ce qui fait insigne », *op. cit.*, leçon du 7 janvier 1987, inédit.

analytique du symptôme s'offrirait ainsi comme une ouverture à la rencontre, et à la rencontre d'un style.<sup>7</sup>

---

7. Cf. *ibid.*, leçon du 1<sup>er</sup> avril 1987, inédit.